

Vers une histoire littéraire des femmes

Julie Roy et Chantal Savoie

Numéro 137, printemps 2005

Féminisme et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, J. & Savoie, C. (2005). Vers une histoire littéraire des femmes. *Québec français*, (137), 39–42.



Vers une histoire littéraire des femmes



>>> Julie Roy et Chantal Savoie*

Les travaux portant sur les pratiques littéraires des femmes et sur leur inscription dans le champ littéraire ne cessent, depuis l'émergence des études féministes au cours des années 1970, de stimuler l'intérêt des chercheuses (et de quelques chercheurs), et d'enrichir notre connaissance de la littérature. Parmi les avenues fructueuses qui contribuent actuellement à renouveler notre compréhension des mécanismes et des enjeux qui structurent les dynamiques littéraires en général et la critique littéraire au féminin en particulier, l'histoire littéraire au féminin occupe une place importante. Cet article souhaite faire le point sur le renouveau des études qui mettent à contribution l'histoire littéraire des femmes et montrer leur importance tant dans l'établissement d'une histoire littéraire au féminin que dans les rapports de convergence et de divergence que cette histoire entretient avec l'histoire littéraire traditionnelle. Pour ce faire, nous évoquerons certaines

spécificités de l'histoire littéraire des femmes et leur portée dans l'histoire littéraire récente, d'abord en abordant la dimension privée des pratiques d'écriture, pour ensuite nous consacrer à leur déplacement vers la sphère publique.

La dimension privée

La plupart des textes de femmes recensés par les manuels pour la période qui précède le tournant du XX^e siècle sont des publications posthumes issues de découvertes tardives dans les fonds d'archives. Ces textes de femmes, présentés comme des exceptions, se comptent sur les doigts de la main, laissant ainsi présager une absence généralisable non seulement dans le domaine littéraire, mais également dans le domaine de l'écriture. Ce préjugé a longtemps empêché la recherche sur l'histoire littéraire des femmes au Québec de prendre un véritable envol en dehors des travaux portant sur le XX^e siècle, d'autant plus que ces premières fem-

mes de lettres, religieuses pour la plupart (Marie de l'Incarnation, Marie Morin), ou bourgeoises comme Élisabeth Bégon, ne peuvent guère compter sur les critères de la modernité littéraire pour accéder à une certaine légitimité. Les problèmes viennent d'abord du fait que la définition du littéraire pendant ces périodes ne fait pas consensus et plus particulièrement du cantonnement des femmes à la sphère privée et à une forme d'ostracisme du féminin dans le domaine de la création artistique et littéraire en dehors de certains terrains bien balisés comme les pratiques d'écriture dites intimes. Si ces aspects doivent être pris en compte, d'autres problèmes plus concrets ont longtemps empêché la mise en place de recherches de grande envergure sur l'histoire littéraire des femmes au Québec. Ceux-ci touchent la méconnaissance, voire l'absence d'un corpus de textes, la forme manuscrite sous laquelle la plupart des écrits féminins antérieurs au tournant du XX^e siècle sont consignés et leur

inscription dans ce régime d'écriture privé qu'est la correspondance.

Devenu un champ d'investigation scientifique fertile en Europe, l'épistolaire tarde encore à susciter l'intérêt des chercheurs en études littéraires québécoises en dehors des correspondances d'écrivains légitimés. Écriture de l'ordinaire, témoin de la sphère privée, l'archive épistolaire permet d'aller au cœur de ces vies de femmes du passé et de reconstituer les chaînons manquants d'une histoire encore à écrire, malgré des avancées spectaculaires depuis une vingtaine d'années, mais également de découvrir des pratiques d'écriture diverses et complexes qui se situent souvent au plus près de la littérature¹. Si le modèle de l'épistolière « à la portugaise » relève du stéréotype, la lettre est bien davantage un support de l'écriture possédant des caractéristiques énonciatives particulières mais dont les usages sont multiples. Dès le Régime français, la correspondance est une pratique sociale que les jeunes filles de bonnes familles apprennent à maîtriser en même temps que les règles de la bienséance et l'art de tourner des compliments. C'est une activité qui permet d'entretenir un réseau social et qui apporte une certaine reconnaissance dans son cercle. À l'intérieur de ce régime d'écriture aussi régulé que polyvalent, les femmes peuvent s'exprimer dans diverses situations et accéder à une forme d'autorité discursive. Les modèles proposés sont multiples, de la lettre d'affaires à la lettre familière, en passant par la lettre d'amour, la requête officielle ou la relation. Si l'association de la lettre au féminin et le confinement des femmes à cette pratique du privé a entravé et retardé l'accèsion des femmes à la légitimité littéraire, elle leur a cependant offert la possibilité d'acquérir la maîtrise de procédés d'écriture auxquels elles n'auraient pu avoir accès autrement. Elle a constitué une sorte d'atelier littéraire, atelier qui contient en lui-même son propre espace de diffusion.

Dès l'époque de la Nouvelle-France, la correspondance des religieuses demeure la part la plus importante de l'écriture des femmes. Outre les lettres administratives, plusieurs de ces missionnaires profitent de la saison hivernale et de l'attente du départ des prochains navires vers la métropole pour composer des lettres et des relations de plus grande envergure dans lesquelles des formes plus achevées prennent place. C'est ainsi qu'au cœur d'une lettre manuscrite peut apparaître le récit d'un événement extraordinaire, quelques descrip-

tions ethnographiques ou de phénomènes naturels, le récit de la conversion d'une jeune amérindienne, la biographie d'une consœur qui rappelle l'hagiographie, des écrits spirituels ou des récits de combat qui empruntent à l'épopée. Nous sommes donc loin de la lettre écrite au courant de la plume et visant un épanchement purement sentimental, mais en présence d'un support d'écriture qui élargit l'éventail des pratiques d'écriture des femmes. Comme la première imprimerie est fondée à Québec en 1764, c'est par le détour de ces lettres et de ces relations que les missionnaires canadiennes ont pu atteindre un certain public et qu'elles ont fait connaître leur travail en Nouvelle-France. Certaines religieuses ont non seulement profité de l'espace épistolaire pour expérimenter d'autres pratiques, mais également pour composer des ouvrages autonomes restés pour la plupart sous forme de manuscrit. On retrouve dans les archives des communautés religieuses des recueils de prières, des écrits spirituels, des hagiographies, des manuels et plus généralement des histoires de fondation. Ces ouvrages de plus ou moins grande envergure contiennent un appareil éditorial (permission, préface, table des matières, etc.), sont reliés sous forme de livres, parfois copiés à plusieurs exemplaires et distribués, souvent par le relais des services postaux, dans un réseau restreint mais bien réel de lecteurs. Selon les moyens qui étaient à leur disposition et dans les conditions qui leur étaient imparties, les religieuses lettrées ont écrit non seulement pour elles-mêmes ou pour l'avancement de leur communauté, mais dans le dessein de se faire entendre par leurs contemporains, parfois même avec l'intention manifeste de laisser une œuvre à la postérité.

Les épistolières, religieuses ou laïques, qui s'attablent à leur secrétaire au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, savent que la lettre peut être transmise à un cercle qui va au-delà du destinataire visé et au-delà parfois de la petite société familière. Ainsi non seulement opèrent-elles un travail de mise en scène du monde et de leur personnalité en ayant recours à des pratiques d'écriture diversifiées, mais elles utilisent la lettre, qu'elles agrémentent de poèmes, de chansons, de réflexions, comme un espace de création et de diffusion. La lettre devient pour elles ce banc d'essai où éprouver des projets littéraires dont parlait Kaufmann², mais également un espace de sociabilité permettant d'obtenir une certaine reconnaissance par les pairs.

Si les femmes semblent avoir pris conscience du potentiel de diffusion associé à la pratique épistolaire dans des sphères qui ne sont pas nécessairement associées au monde littéraire, c'est sans doute parce que leur éducation leur a permis d'expérimenter les possibilités des divers lieux de sociabilité auxquels elles avaient accès³. Au couvent, elles apprenaient à composer des compliments qui étaient lus en public lors des fêtes et des examens. Sous le toit familial, c'est au salon, sous le regard attendri des parents et amis qu'elles s'exécutaient. Pour ces femmes, dont l'accès à l'espace public s'avérait restreint, le salon et la lettre ont été des lieux intermédiaires qui ont permis à plusieurs d'entre elles de faire valoir leurs talents et de se créer une réputation de femmes d'esprit. Dans la première moitié du XIX^e siècle, la popularité de l'album de jeune fille permettra une entrée encore plus remarquée dans le monde des arts et des lettres. L'album est un cahier destiné à consigner des textes en prose ou en vers, des partitions de musique, des dessins ou des objets fins d'artisanat. Il permet à des jeunes filles et à des femmes de faire œuvre de création en choisissant et en disposant les œuvres selon une esthétique qui les mettra en valeur sur la scène artistique et littéraire. Le réseau qu'elles utilisent et construisent à la fois s'illustre dans l'album et devient une véritable carte de visite, tant pour celle qui le met en forme que pour celle qui y participe en tant que créatrice. Ces espaces de la sociabilité que sont les correspondances, les salons et les albums permettent d'entrer dans des dynamiques sociales dont les femmes sont parties intégrantes, mais peut-être surtout des lieux où hommes et femmes, de concert, ont façonné l'espace culturel québécois. Si le confinement des femmes à ces espaces en marge des instances de consécration (un confinement qu'elles assument et revendiquent parfois) peut sembler un paradoxe, celui-ci n'est qu'apparent. C'est dans ces espaces de la sociabilité où elles ont appris à exceller qu'elles peuvent donner libre cours à leurs talents littéraires à l'abri des catégorisations et des modèles féminins étriqués qui délimitent leur entrée dans l'espace public, mais également et peut-être surtout tenir des rôles non négligeables dans la formation de ces espaces de la sociabilité qui sont au cœur de la formation du champ littéraire québécois dans la première moitié du XIX^e siècle.

La dimension publique

Si la plupart des femmes n'ont pas franchi le seuil de l'espace public et les étapes menant à la consécration comme écrivaines avant la fin du XIX^e siècle, certaines ont tout de même fait connaître leurs opinions et leurs œuvres dans la presse. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les journaux font leur apparition au Québec. L'image de la femme passionnée par la lecture enjoint les éditeurs, en quête d'un plus large lectorat, à multiplier les anecdotes, les histoires extraordinaires et les poésies louangeuses leur étant destinées. Les Canadiens et les Canadiennes sont graduellement invités à prendre part aux journaux. On sollicite leur opinion sur des questions d'actualité et leur talent en les invitant à publier des essais de littérature. Si les feuillets des journaux sont occupés par des signatures masculines ou anonymes et des reproductions de textes étrangers, une lecture attentive nous met en présence de textes signés sous pseudonymes féminins dès la décennie 1770. Ces textes apparaissent d'abord sous la forme de la lettre au journal et mettent en scène des femmes préoccupées par des situations sociales précises ou prenant la défense de leur sexe lorsqu'elles sont vilipendées par des correspondants peu scrupuleux. On retrouve également des poèmes, des chansons et des récits brefs, récits qui se transforment parfois en feuilletons dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Si ces publications sont généralement signées sous pseudonymes, qu'elles sont souvent momentanées et qu'on ne peut en général parler d'amorces de carrière littéraire, quelques femmes (bien identifiables) ont tout de même perduré. L'accessibilité plus grande aux maisons d'édition dans la seconde moitié du XIX^e siècle a également donné lieu à la publication de mémoires, de chroniques criminelles, de récits de vies, de manuels de la bonne ménagère qui, s'ils ne font partie des genres canoniques, n'en demeurent pas moins éclairants pour comprendre l'histoire littéraire des femmes au Québec.

Divers événements allaient bouleverser de manière durable les pratiques littéraires des femmes à la fin du XIX^e siècle. Sur le plan socioéconomique, les effets conjugués de l'urbanisation, de l'essor de l'économie libérale et du développement des techniques et des communications créent des conditions qui favorisent une percée significative des femmes de lettres dans la sphère publique. Afin d'analyser les effets structurants de ces changements sur la trajectoire des femmes qui écrivent et

sur leurs pratiques d'écriture, l'histoire littéraire des femmes doit mettre à profit les acquis de différentes approches qui permettent de baliser les chaînons manquants de l'écriture au féminin que l'histoire littéraire traditionnelle n'avait pas toujours suffi à mettre au jour. L'analyse des médias et l'étude de la sociabilité et des réseaux littéraires sont deux des outils méthodologiques qui ont récemment contribué à renouveler notre compréhension des différents étapes par lesquelles les femmes s'approprient l'espace littéraire.

Au Canada français, au tournant du XX^e siècle, l'émergence des pages féminines dans les grands quotidiens et la naissance des magazines féminins, sous l'impulsion du développement de la publicité dans une économie libérale plutôt prospère, permettent à un certain nombre de femmes de lettres de faire leur entrée dans la sphère publique en signant avec régularité des chroniques dans différents périodiques présentant des espaces éditoriaux identifiés comme « féminins ». À la fois tentative de gagner l'adhésion de nouvelles lectrices et démarche visant à circonscrire des espaces où l'écriture des femmes est acceptable et acceptée, l'émergence du journalisme féminin est étroitement liée à la carrière des lettres au féminin au tournant du XX^e siècle.

L'évolution des sujets abordés par les femmes de lettres dans les différentes chroniques qu'elles signent dans les quotidiens à grand tirage et dans les périodiques, de même que les stratégies discursives qu'elles utilisent selon les espaces éditoriaux permettent d'esquisser une analyse des moyens par lesquels les femmes tentent d'acquérir une expertise littéraire, puis les modalités par lesquelles elles s'approprient progressivement une certaine autorité. Les comptes rendus et critiques littéraires signés par des femmes dans les journaux et les périodiques féminins au tournant du XX^e siècle en offrent un exemple éloquent. De gardiennes de la morale littéraire dans un premier temps, alors qu'elles concevaient essentiellement leur rôle comme celui d'une conseillère qui aide à diffuser la bonne littérature et tente de dissuader les lectrices de perdre leur temps en lectures inutiles ou néfastes, les femmes de lettres en viennent progressivement à émettre des jugements sur l'inégalité des sexes littéraires et à contester, dans la mesure de leurs moyens, l'exclusion d'auteurs féminins dans les manuels littéraires.

L'intérêt du recours aux théories des réseaux pour analyser l'émergence des écri-

tures féminines [textes de femmes] dans la sphère publique prolonge la pertinence de son utilisation appliquée aux pratiques privées. La notion de sociabilité a permis, sous l'impulsion des travaux de Pierre Bourdieu et dans la foulée de nombreux autres théoriciens et historiens de la culture, de renouveler en profondeur l'histoire des intellectuels en général et l'histoire littéraire en particulier. Son importance est notamment significative dans la mise au jour d'aspects négligés de l'histoire des lettres féminines. L'analyse de la sociabilité et des réseaux dans les pratiques littéraires publiques permet en effet de s'intéresser autant aux réussites qu'aux impasses et aux écueils des parcours littéraires, étapes « négatives » qui s'avèrent caractéristiques des agents et des pratiques dominés à plus long terme. Il s'agit ainsi d'une des perspectives qui permettent le plus efficacement de renouveler la vision que nous avons des grandes dichotomies qui structurent l'évolution des mouvements littéraires, pour donner des différents états du champ une vision qui rende compte de sa dynamique dans toute sa richesse.

Au moment de l'entrée des femmes dans la sphère publique au tournant du siècle dernier, l'influence des réseaux et des diverses formes de la sociabilité littéraire contribue résolument à collectiviser la « cause » sociale et littéraire des femmes⁴. La création de grandes associations féminines comme le Conseil national des femmes du Canada (1893) puis la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1907) contribuent à structurer les forces féminines jusque-là disséminées. Outre leur impact sur la visibilité et l'importance accordée aux intérêts féminins dans l'ensemble de la société, leur rôle dans la reconnaissance des pratiques littéraires féminines a été considérable. Les femmes de lettres les plus actives, les plus visibles et les plus reconnues du tournant du siècle ont été associées de près ou de loin à ces importants réseaux.

Mais l'étude des modes de sociabilité des femmes de lettres du début du XX^e siècle révèle progressivement des tentatives de se constituer des réseaux plus spécifiquement littéraires, tentatives qui s'arriment à une multitude de stratégies éditoriales et discursives qui suggèrent que les femmes qui écrivent tentent d'acquérir une reconnaissance proprement littéraire. L'analyse de l'évolution des réseaux féminins au cours des premières décennies du XX^e siècle montre bien que la solidarité littéraire féminine, même internationale, du type de celle que tentent par exemple d'acquérir

Françoise (pseudonyme de Robertine Barry) et Joséphine Marchand-Dandurand, lors de leur séjour à Paris au moment de l'Exposition internationale de 1900, ne valent pas l'insertion dans des réseaux mixtes, comme celui de la Société des poètes canadiens-français (1923), dont font partie plusieurs femmes de lettres, certaines parmi les plus légitimées de leur époque, parmi lesquelles Alice Lemieux, Simone Routier et Éva Sénécal⁵.

Conclusion

Déjà le bref panorama que nous venons d'esquisser permet d'établir des filiations entre plusieurs aspects des pratiques d'écriture privées des femmes et les premières pages féminines des grands quotidiens, filiations que la marginalité de ces deux types de pratiques tend à laisser dans l'ombre. Les femmes feront ainsi valoir leur expertise séculaire d'épistolière dans les nombreuses « réponses aux correspondants » et autres courriers des lectrices auxquels elle répondront dans les pages féminines des grands journaux. Encore, de l'album de jeune fille si populaire au début du XIX^e siècle, les directrices des pages féminines conservent la

pratique de solliciter des poèmes à des auteurs en vogue. Les exemples abondent et l'urgence d'en faire une étude raisonnée qui mette en rapport les convergences et en analyse les conséquences tant sur les plans sociologique, générique qu'esthétique se fait de plus en plus sentir. Encore récemment, Delphine Naudier⁶ a démontré que l'histoire littéraire des femmes se présentait comme une étrange succession de « premières » qui camouflaient mal un oubli chronique, sinon organisé, de l'apport et des compétences des femmes dans la sphère littéraire. En perpétuant la méconnaissance des filiations, de l'intertextualité, et toute la gamme des rapports possibles qui donne sa cohérence à l'histoire littéraire des femmes, on risque de perpétuer aussi son statut marginal dans l'histoire et au sein des études littéraires, de même que la ghettoïsation des connaissances à son sujet.

Les principaux obstacles à une histoire littéraire au féminin exhaustive seront toujours l'(in)accessibilité des sources et des textes ainsi que l'ampleur des recherches et du dépouillement nécessaires pour y accéder, que ces sources et ces textes se trouvent dans des fonds

d'archives ou qu'ils se dissimulent dans des périodiques. Outre ces écueils, le premier défi consiste en une mise en commun des savoirs. En effet, l'histoire littéraire des femmes est un domaine de connaissance de mieux en mieux défriché et balisé. C'est l'analyse structurée et unifiée des différentes étapes et des mouvements constitutifs d'une histoire littéraire au féminin qui reste à faire et que nous entendons poursuivre.

* Julie Roy, chercheure, Bibliothèque nationale du Québec et Chantal Savoie, professeure de littérature, Université Laval

Notes

- 1 Julie Roy, « Stratégies épistolaires et écritures féminines : les Canadiennes à la conquête des lettres (1639-1839) », Thèse de doctorat en études littéraires, Département d'études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003, 899 f.
- 2 « La pratique épistolaire est, indépendamment de son éventuelle valeur esthétique, un passage obligé, un moyen privilégié d'accéder à une œuvre. Et plus généralement, lorsqu'elle ne joue pas ce rôle initiateur, elle fonctionne comme un laboratoire. Elle accompagne le travail de l'écrivain, elle lui permet d'éprouver, dans sa relation à un autre déjà absent, une forme particulière de parole avec laquelle il se tient au plus près de l'écriture proprement dite ». Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Minuit, 1990, p. 8.
- 3 Julie Roy, « Des réseaux en convergence : les espaces de la sociabilité littéraire au féminin au tournant du XIX^e siècle », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, « Réseaux et identités sociales », vol. 7, n° 1 (2004), p. 79-105.
- 4 Cette question est traitée de manière plus détaillée dans l'article de Chantal Savoie « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », dossier « La sociabilité littéraire », *Voix et images* 80 (printemps 2002), p. 238-253.
- 5 Voir « Les réseaux internationaux des femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle », dossier « Les réseaux littéraires France-Québec au début du XX^e siècle », Gérard Fabre et Denis Saint-Jacques (dir.), *Études littéraires* 36, n° 2, p. 17-30, alors que l'évolution des signatures et de la reconnaissance des écrivaines est traitée dans Chantal Savoie, « Les signatures féminines et l'évolution de la représentation sociale de l'écrivaine au début du XX^e siècle » dossier, « *Le pseudonyme au Québec : « paravent derrière lequel se cachent des êtres méprisables » ou « mensonge qui ne fait de mal à personne » ? »*, *Voix et images*, vol. 30, n° 1, p. 67-79.
- 6 Delphine Naudier, (2000), « La cause littéraire des femmes. Modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998) », Thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales, f. 76.

